

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 35

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



IENA DE TSACHAO

VAITCE lo mà de sèptembre que s'è ein-modà po restà quauque dzo avoué no. Pas bin grand teimps : on bocon devant lo Comptoir, tandu clli Comptoir, pu quauque dzo aprì. Vo vâide que vâo pas medzì duve satsse de sau ein vesita.

L'arà tot paràì lezi d'ouèrè lè tsachão racontà l'ão dzornà, quand l'ant bin corattà de cé, de lé, d'amont, d'avau, à hue, à otta, à ò, dein lè bou, permi lè z'èpene et lè bosson, ein chàteint lè regalle et lè monton, ein rebatteint lè terrau, lè tsintre et lè rebedot. Allà pi! l'ài sè faut trovà et budzì lè tsambe po coumeincì, pu lè bré po fére allà lè tsambe, pu la tita po remettre ein-an lè tsambe et lè bré. Faut-te ìtre èbahya, quand sant arretà et que l'ant tant accotoumà de breinà, que la leinga l'aulle tota soletta, que sè mette à dzevattà, à dzevattà, à devezà tant rido, ào mécanique, que, bin soveint, son maître, lo tsachão pouésse pas mè lo rateni. L'è cein que vo s'espliche que lè z'histoire d'ài tsachão, se sant pas tote veretàblia, n'è pas tot de l'ão fauta. L'è l'ão leinga que dèvese sein condzì et faut pas l'ão z'ein valyà. La tita et la veretà l'ài sant po rein.

L'è iena dinse que no racontàve lo Rodo. On l'ài desàì Nem Rodo, po cein qu'on certain Nemrod de la Bibllia l'avàì son zu ètà on tsachão d'attaque dein en teimps que lè permi n'irant pas einveintà.

Dan lo Rodo l'avàì bin naviguà, piautenà, tsambettà et dzènoyottà tota la dzornà. L'ètàì rido maffi et l'ài avàì rein mè que la leinga que pouàve breinnà on bocon, quemet vo desé, quand l'a reincontrà lè dzouven galan d'ão velàdzo vè l'étràbllo ào gros Féli.

— Eh bin ! que l'ài dyant, père Nem Rodo, vo z'ài tot manquà vouà, que vo z'ite à bissa: vouàisù.

— Tot manquà ! onna balla mètsance ! et onna pucheinta dzanlye ! Quand bin m'ìa falìu preindre on fusi à balla po cein que mon pètàiru à grenaille ètàì vè l'armurier. Manquà ? Eh bin ! féde pi tsiga asse bin que mè et l'ài arà pas tant de peindule (coups nuls) vè l'abbayi. Oi ! avoué on fusi à balle, à dou coup, et que l'a servi, allà pi. N'èté pas pi arrevà dein lo netteyàdzo (fourré) à Frezì que vaitcé onna l'àiira que soo d'on einmècliàdzo de brantse et de ran. La balla bite ! Mè guiegne, pu... rrau... dépuffe ào dissime galop. Justo que i'è lo teimps d'eimpougnì mon fusi à balle. Miro d'on get... crà... la balla part... ma l'àiira l'a lè duve piaute de devant trossàie. La bite sè baille dou pucheint bètset, sè redresse pu... flan... sè met à recorre, à recorre quemet se l'avàì lè z'ennemi.

— Su duve tsambe ?

— Justameint. A corre ! à capità ! qu'on tsin aràì binsottè ètà perdu. Fenameint que i'è zu lezì de terì mon autro coup... crà... Ma balla l'ài trosse onna tsamba de derrà. S'è pas arretàie po tot cein. Sè remet à piautà tant que pouàve èteindre.

— Mâ, père Nem Rodo, quemet pouàve te

tant sè dépuffà du que n'avàì pe rein qu'onna tsamba ?

— Quaisì-vo ! Vo dio que tracìve quemet on diabllio !
Marc à Louis.

VACANCES

EN ces temps troublés, où la mauvaise humeur semble avoir passé à l'état d'épidémie et où chacun — ou à peu près — a tendance à croire que la crise n'existe que pour lui, il est réconfortant de trouver encore des gens heureux.

Je pense ici à ceux qui, ayant la bonne fortune de pouvoir s'offrir quelques jours de vacances, savent prendre le temps comme il vient et se contenter de leur sort, sans maugréer. Pendant que les uns, hochant mélancoliquement la tête, regardent tomber la pluie et se lamentent à la pensée qu'ils auraient sans doute mieux fait de rester chez eux, d'autres, perdus dans quelque recoin de verdure, annoncent gaiement à leurs amis que « plus il pleut, plus on rit!... » Pour ma part, je les en félicite et surtout je les envie : qu'il doit faire bon en ces lieux d'où toute dépression morale est bannie et où l'on sait encore rire de bon cœur ! Voilà qui dénote une bonne dose de jovialité autour de la classique table ronde au tapis maintes fois repris, mais réhaussé de la présence d'un majestueux jeu de charret, sis au milieu de journaux aux feuilles déjà jaunissant.

Que n'aurait-il pas à nous raconter, ce vieux jeu de charret que les hôtes de la petite pension-pas-cher tiennent en si grande estime, si son mutisme absolu ne l'obligeait pas à une discrétion forcée ! Il ne chôme guère lorsque le temps maussade retient petits et grands dans le modeste salon dont les meubles vieillots ou les tentures aux teintes passées teignent, sinon de bon vieux temps, tout au moins de temps meilleurs.

Hier, usant d'une patience angélique et levant l'index pour appuyer ses judicieux conseils, un bon grand-papa initiât ses petits-enfants aux finesses de ce jeu inoffensif et cependant passionnant. Puis vint un jeune étudiant, ayant comme partenaire une charmante enfant blonde et rieuse. En le voyant pousser timidement ses pions sur les lignes brunes et sachant bien qui gagnerait la partie, une dame qui, du coin de l'œil les observe sans qu'ils s'en doutent, fait, en chuchotant, remarquer à sa voisine que c'est souvent ainsi que s'ébauche une idylle...

L'arrivée du courrier, qui met toute la maisonnée en ébullition, est presque toujours la cause d'un brusque abandon du jeu qui, alors est momentanément supplanté par l'attrait des premières ou dernières nouvelles, rendu plus irrésistible en raison de l'éloignement de son chez-soi. Quant aux faire-part, je vous laisse supposer les inépuisables sujets de conversation auxquels ils donnent lieu !

Ici, la radiophonie n'a pas encore su conquérir son droit de cité. Comme tout est possible, il en est, peut-être, qui regrettent les dissonances de la musique exotique ou les soubresauts des danses nègres; par contre j'en connais bon nombre d'autres qui, ayant laissé leur appareil à la maison, ne se soucient guère d'en retrouver immédiatement un autre et sont enchantés de pouvoir apprécier un brin cette quiétude qui fait penser aux temps jadis.

Aujourd'hui, le charret reste désert, seule une

mouche légère et craintive, arpente le petit carré, prête à s'envoler par la fenêtre au moindre courant d'air. Patiemment, il attend que la partie reprenne: sans doute quelque bon coup mettra la société en joie.

Soudain, rompant la monotonie du moment, un vigoureux coup de sonnette annonce l'arrivée de l'autocar. Alerté et souriante, la « patronne » s'empresse autour des nouveaux venus qui, aidés du conducteur, descendent du confortable véhicule. Il y a parmi eux d'anciens clients, dont le souvenir de séjours successifs a fait d'excellents amis. Comment, du reste, pourrait-il en être autrement de la petite pension aux volets verts et aux tuiles brunes, toujours si accueillante et propre dans son charmant cadre de verdure. Et pourquoi, après tout, s'en aller dépenser son argent à l'étranger et chercher parfois bien loin ce que l'on a tout près, alors que tout devrait nous inciter, nous, gens du pays, à mieux nous serrer les coudes là où la beauté des sites offre encore un refuge à une bienfaisante simplicité.

Une robuste fille, dont le tablier blanc fait ressortir l'ample robe de grisette, accompagne les hôtes, les bras chargés de leurs bagages. Elle est toute étonnée de voir tant de figures nouvelles, et ses manières quelque peu gauches ajoutent au pittoresque du lieu. D'un pas assuré, ces « Messieurs et Dames » montent l'escalier, puis traversent le corridor conduisant aux chambres dont les numéros leur sont familiers. Un bouquet de fleurs de champs, où triomphe le rose vif de l'épilobe, les y attend. La façon naïve dont celles-ci sont disposées dans un gros verre qui semble taillé à coups de hache, dénote une charmante attention des enfants de la maison.

Les arrivantes sont surtout des dames de la ville dont les maris, retenus par leurs affaires, tâcheront bien de s'échapper de temps à autre de la fournaise pour venir retrouver leur famille et passer avec elle un « week-end » dans la fraîcheur des bois et la paix bucolique des champs.

De gentils bambins qui, demain déjà, feront pour leurs voisins l'office de réveil-matin, s'accrochent aux jupes de leur maman, impatients de prendre les « bons quatre heures » qui leur ont été promis. Quelques couples d'âge incertain complètent la clientèle où bientôt, chacun aura fait plus ample connaissance avec son voisin de table ou de palier.

Tout à coup, une voix cristalline part de la véranda : « Dansera-t-on ce soir ? Ces mots produisent un effet magique, car voici tout un essaim de jeunes gens et jeunes filles qui viennent entourer une sympathique demoiselle aux cheveux grisonnants, mais dont le cœur doit sans doute être resté jeune. Sans autre préambule, ils l'arrachent aux savantes méditations d'une « patience » où la dame de cœur voisine avec l'as de trèfle. Et chacun de la solliciter de vouloir bien donner, ce soir, aux touches du piano dont le son trahit un âge fort respectable, la cadence indispensable à ce bal improvisé. Bien entendu, la vieille demoiselle commence par se récrier, alléguant que, premièrement, elle ne connaît rien à la musique moderne. Personne, cependant, ne veut y croire et puis, on valsera comme les vieux et c'est ça qui sera amusant !

Mais la jeunesse a de ces façons d'user d'une diplomatie dont elle seule a le secret, si bien qu'ayant su obtenir de bonne grâce la promesse si ardemment désirée, elle repart en tourbillon,